

Décomposition sentimentale du temps

Le train va bientôt siffler. Deux minutes encore avant le premier coup de vapeur. Cent vingt secondes pour ceux qui attendent sur le quai, les yeux attachés aux portières, pour ceux qui regardent le pavé de cette gare où s'inscrivent des pas plus graves que les visages. Cent vingt secondes divisées en baisers, en battements de cœur, en sanglots contenus, en sourires étouffés. Le train est long et semble s'allonger davantage à mesure que les secondes l'une après l'autre s'éteignent comme les étincelles d'un brasier. Déjà la tête du convoi provoque la distance. L'attente est précise, double, droite, comme le rail, l'adieu réglé comme l'heure. Les nerfs tendus s'accrochent aux wagons. On dirait que le train, qui piaffe, pris de pitié, hésite à partir. Mais un sifflet enfantin le décide. Un long ébranlement, des liens qui se brisent, quelque chose qui se déplace, un roulement glissant dans le vide. Derrière le train qui se rétrécit déjà flotte un obscur sillage d'inconnu. Et sous l'arche indifférente de la gare il ne reste qu'un silence disloqué, des pas défaits, du désespoir, des pierres, de la cendre et de l'oubli.

Notes prises d'une *lucarne*, 1925

Le dédale de verre

Par quelle ouverture étroite et dissimulée étais-je entré dans cette construction ? Depuis longtemps sans aucun doute, car tout m'y paraissait naturel et nécessaire. J'étais attablé devant un repas que je m'étais fait servir. À d'autres tables mangeaient et buvaient des hommes de toute race ; des garçons circulaient chargés de plateaux, la serviette sur le bras. Tout ce monde semblait absorbé par l'habitude. Comme je ne me sentais aucun appétit, je promenai les yeux autour de moi, les levai. Il me sembla que je ne les

eusse jamais ouverts. Je vis d'abord que le plafond, très élevé, était du bleu de ciel le plus pur. Les tables étaient de verre taillé, et tout le long se dressaient des cloisons de cristal atteignant jusqu'à la voûte. Les salles qui se suivaient étaient divisées en un nombre infini de couloirs de ce verre transparent et mince. Mes yeux, que n'arrêtait aucun obstacle, pénétraient leurs plans successifs sans pouvoir assurer que ces couloirs communiquaient entre eux ; il me semblait plutôt qu'il n'y eût aucune issue, bien que la transparence inouïe des cloisons me fit supposer le contraire. N'éprouvant aucune envie d'imiter mes voisins qui se contentaient d'absorber leur repas, je saisis à pleines mains une barre verticale plantée au centre de la table, et faite de cette pierre polie qu'emploient les moissonneurs pour aiguiser leurs faux. Cette tige atteignait le plafond. Je me mis à tirer dessus pour éprouver ma force, et m'aperçus à temps que toute la voûte reposait sur ce mince pilier. En tirant un peu fort, j'allais provoquer l'écroulement de ce monde où j'étais. Je lâchai la tige et me mis à trembler. Cette impression de fragilité et de catastrophe atteignit son comble quand je vis accourir une étrange apparition dans ce lieu en apparence ouvert et que je sentais étroitement fermé. Un cheval noir sans hamachement galopait à travers les cloisons. Je ne puis m'exprimer autrement, car on ne pouvait suivre ses ébats le long des couloirs, tant il avançait vite brûlant tous les obstacles. Ses formes étaient rebondies et musclées et il paraissait énorme. Sa forte crinière bleue s'agitait au vent de la course. Sa croupe surtout me fit impression, on eût dit que tout l'effort de la nature s'était concentré sur cette partie de l'animal et sur la queue moins lourde, d'une longueur de flamme, qui balayait et brûlait tout au passage. Quand il tournait la tête de mon côté, je voyais étinceler ses yeux rouges et souffler ses narines en cavernes. Jamais monstre plus solide ni plus élégant ne s'était offert à ma vue. Il devint évident que le cheval ne faisait que suivre les couloirs, il serait bientôt devant moi.

J'aspirais à ce moment et le redoutais en même temps, car le chemin qui semblait court en raison de la transparence des rayons, n'en finissait pas. Le cheval galopait et son galop qui lui créait des ailes ressemblait à un vol, bien qu'on entendît le bruit sec et dur des sabots sur les dalles. Enfin il parut approcher; et soudain il déboucha du couloir où j'étais attablé, le parcourut dans toute sa longueur, revint sur ses pas et poursuivit ce manège dans un galop toujours accéléré. Sa croupe énorme reluisait, je regardais avec terreur son dos creusé, sa tête gonflée de veines et ses sabots terminant des jambes nerveuses. Cependant, autour des tables, personne ne semblait s'apercevoir de sa présence, les garçons continuaient de circuler dans le couloir comme si rien ne se passait. Soudain, le cheval fit un bond et passa au-dessus de ma tête, franchissant la cloison de verre; d'un autre bond il revint dans le couloir, s'arrêta un moment devant moi qui grelottais de peur devant cette montagne, ce météore de granit ou de bronze vivant, et repartit dans sa course folle. Qu'il heurtât du sabot l'une des cloisons et tout l'édifice s'émiettait. Alors seulement je pensai à fuir ce lieu dangereux et ces hommes inconscients, dont la tranquillité m'éffrayait plus que le galop effréné, mais superbe, de la bête apocalyptique. Fuir, mais par où? Toutes les issues étaient fermées. Seul cet animal fabuleux pouvait me sauver. Sauter sur son dos, me confier à lui? Il galopait trop vite et je n'étais pas cavalier. L'idée me vint qu'il ne me restait qu'une sortie: dormir. Je me souvins qu'un soir, au début de la guerre, un groupe de fugitifs, errant sur une route repérée par l'ennemi, s'était réfugié dans l'auberge d'une petite ville; à minuit, quand je pénétrai à mon tour dans la salle de l'auberge, je les aperçus endormis à la lueur d'une bougie aux trois-quarts consumée, les bras appuyés sur les tables et la tête reposant sur les bras. Dans la faible lumière ils paraissaient tous morts. Ils dormaient. À l'aube nous quittâmes le refuge sans avoir été inquiétés et persuadés que le sommeil nous avait sauvés des obus.

186

Sujet à l'insomnie, je portais toujours sur moi un somnifère. J'en absorbai une dose suffisante et ne tardai pas à m'endormir.

Suis-je réveillé? Je n'ose l'affirmer. Je ne sens autour de moi qu'obscurité, silence. L'air pèse, un orage semble proche. Peut-être suis-je seul. Je prononce à tout hasard pour qu'on m'entende: « Si ce pouvait n'être qu'un songe ». Aucune voix ne répond. Sans doute suis-je toujours endormi. Mais pourquoi le sommeil même ne me préserve-t-il pas de la peur?

Secrets de mémoire, 1951

187